

une table basse, un meuble bibliothèque, une chaise et un secrétaire en composaient le mobilier. Il tire la chaise, s'assoit face au secrétaire dont il fouille négligemment les tiroirs. Soudain, son attention se fixe sur un paquet : des cahiers d'écolier enrubannés. Ainsi elle les avait gardés ; que d'histoires inventées, d'idées, de rêves, de peines il leur avait confiés. Il les avait crus perdus.

Au fond du tiroir, un stylo plume accompagné d'une boîte de cartouches d'encre gisent inanimés, objets inutiles et froids : son stylo favori ! En quelques gestes précis aidés par d'énergiques secousses, il lui rend vie. Un cahier solitaire tapisse le sol du tiroir ; il le prend, l'ouvre : jamais utilisé à l'exception de la page de garde, où d'une écriture appliquée, il avait inscrit :

ROMANS et NOUVELLES

par Franck

Décidément, il n'avait peur de rien à quinze ans et il ne manquait pas de présomption !

Il se prend la tête entre les mains ; il sanglote, laissant rouler sur ses joues quelques larmes. Ne devrait-il pas se servir de ce pénible moment comme un déclencheur à son rêve secret d'écrire ? Pas pour publier, bien sûr ! Il n'en a pas le talent ; mais juste pour lui, pour eux...

Faire revivre ces amitiés, ces joies de l'enfance, cette ambiance – ô, combien sereine au vu de l'état actuel de nos banlieues. Il ne sait pas trop comment s'y prendre, mais il se doit d'essayer. Les questions se bousculent en lui. Il sait que cela sera difficile mais le désir est trop fort, de plus, l'on n'a qu'une vie ; il regarde la page blanche devant lui, décidant de laisser courir sa plume au gré de ses sentiments et de ses émotions.

Il sort le recueil du sac qu'il trimbale avec lui ; il entame la relecture de son opus. Il sombre rapidement dans un abîme de perplexité : cela ne ressemble en rien à la chronique de sa cité qu'il avait envisagé d'écrire. Il se sent bon pour une analyse chez un psy. Chaque nouvelle semble indépendante, des histoires fictives élaborées à partir d'un mot, d'un lieu, ou d'un prénom... voire d'un fait divers. Impossible à publier, qu'en auraient à foutre des lecteurs de ses extrapolations et divagations dans des vies imaginaires ? La solitude avait dû user ses neurones à force de rêves !

Il laisse passer plusieurs minutes, les yeux perdus dans le vague, avant de recommencer une nouvelle relecture, plus posée et détachée.

Il était environ dix-neuf heures quand je fus tirée de ma léthargie par une brusque ouverture du tiroir, je fus saisie et jetée dans un sac à main, plutôt bien rangé : coulant alors entre chéquier et porte-cartes, je me retrouvai vautrée sur sa trousse de maquillage tandis qu'un porte-monnaie ventru tentait de me faire du rentre-dedans. Bizarrement, sa carte d'identité se trouvait isolée, à l'écart des autres. Peut-être pour pouvoir la saisir plus rapidement lors des contrôles de police. J'y jetai un coup d'œil rapide ; surprise, notre héroïne n'était pas si jeune que cela, elle avait surtout une totale maîtrise de sa mise en valeur, chapeau bas ! Ne comptez pas sur moi pour vous dire son âge, curieuse mais discrète. Une énorme liasse de billets, en petites coupures, se pressait contre moi m'écrasant un peu, fière et distante, elle me snoba tout le trajet. Je pus vérifier le dicton : « l'argent n'a pas d'odeur », à moins que les senteurs s'échappant de l'atomiseur à parfum, qui se dressait près de moi, ne la recouvrent. Plutôt d'un bon rapport son job, surtout qu'à première vue elle devait faire partie de cette élite qui pratiquait la prostitution par choix et non sous la contrainte.

Ne vous jetez pas sur moi mesdames, cela existe. N'oubliez pas que je vois mais ne juge pas.

Nous étions arrivés maintenant dans une impasse du 10^e arrondissement, devant un club privé faisant restaurant en rez-de-chaussée, salons privés à l'étage et discothèque au sous-sol. Elle y entra avec précipitation, joyeuse, radieuse de ce sourire qu'elle envoyait à l'homme d'environ vingt-cinq ans, assis sur un des tabourets du bar, qui l'observait. Il avait dû apprendre à choisir ses vêtements dans un film de série noire des années cinquante.

Costume rayé croisé, col roulé, chaussures vernies Il ne lui manquait plus que le borsalino pour qu'on le confonde

« Tiens, avec mon haleine, il n'a pas peur que je lui fasse crever sa plante. »

Il but quelques gorgées de café en essayant de manger, mais il ne pouvait rien avaler. Conscient de l'animosité ambiante à son encontre, il décida de rejoindre la caserne, où il pourrait prendre une bonne douche, changer de vêtements, peut-être même faire une sieste réparatrice. Il se redressa et, hautain, il essaya de traverser le court espace le séparant de la sortie, en ligne droite et en roulant des épaules.

Il avait à peine fait quelques mètres dans la cour que les nausées le reprirent, il dut s'appuyer à un mur pour ne pas tomber.

C'est à ce moment qu'une voix l'interpella :

« Attends mon gars, je voudrais te parler. »

Monsieur Jo avait quitté son comptoir et l'avait suivi, sans bruit, jusqu'à dans la cour.

La main tendue et le studio

Pascal se retourna, agacé. Le mépris dont il avait fait l'objet le révoltait ; sa capacité d'analyse, encore amoindrie, lui fit choisir la mauvaise réponse :

« Qu'est-ce que tu me veux, vieux con ? »

Avant d'avoir pu comprendre, il se retrouva plaqué contre un mur ; une main de fer lui enserrait la gorge, un regard d'acier le scrutait. Monsieur Jo avait perdu son air débonnaire, son visage était figé par la colère.

Pascal laissa échapper de bruyants et malodorants gaz :
peur, quand tu nous tiens !

Il s'apercevait que sa vie ne dépendait plus que de la bonne volonté de cet homme ; du résultat de la lutte que celui-ci avait entreprise contre l'accès de violence qui

« Que de la gueule le Joël... même pas cap ! »

Un violent coup de coude de Geneviève, ma femme, me tira de la léthargie où m'avait plongé le sermon du curé.

« Joël, les enfants... fais les taire ! nous sommes dans un lieu de culte, tout de même ! »

Comment n'en auraient-ils pas marre de toutes ces bondieuseries ? À dix ans pour Élisabeth, l'aînée et à huit ans pour Mathieu, le cadet, les vacances se rêvaient autrement que dans des contraintes religieuses imposées par leurs grands-parents.

« Chut, taisez-vous ! », leur dis-je, avec un clin d'œil complice qui faillit leur déclencher un fou rire. Au vu de l'assistance clairsemée, composée de quelques familles de vacanciers et de la poignée de bigotes habituelle, je pensais qu'il aurait bâclé l'office. Manque de chance, nous étions tombés sur un pur et dur. Enfin, il se décida à lever la cérémonie. Les enfants se précipitèrent vers la sortie déclenchant de nouvelles jérémiades de leur mère.

— Joël, puisqu'ils n'écoutent que toi, canalise-les, s'il te plaît !

— Élisabeth, Mathieu, arrêtez-vous et attendez-nous ! »

Ils stoppèrent net, interloqués par cet excès d'autorité de ma part, auquel ils n'étaient pas habitués. Le prêtre nous avait devancés, répondant à ses ouailles, tout en guettant du coin de l'œil Georges, mon beau-père. Le montant de l'obole que celui-ci avait déposé dans la corbeille, lors de la quête, ne lui avait pas échappé ; quel coup d'œil ! Mes beaux-parents allaient encore se gonfler d'orgueil devant les remerciements de l'officiant (péché véniel automatiquement pardonné au vu de la générosité du don). Ma belle-mère, boudinée dans son tailleur Chanel, avec une coupe de cheveux réalisée par le premier coiffeur de chez Zouari ; Beau-Papa dans son costume d'été de